

1. La tonalité s'est dégradée en quelques semaines. Les primaires sont désormais bien visibles, mais peinent à satisfaire. Elles sont encore souvent prises par le seul angle du *nombre de candidats* (« *le nombre de candidats pour la gauche et la droite* »). Nouveauté : quelques critiques commencent à apparaître sur le principe même (« *Les primaires de droite et gauche, je trouve qu'elles ne sont pas logiques car il y a des chefs de partis qui sont déjà élus pour représenter leur camp politique* »).

Elles paraissent, en fait, provoquer ce que les gens redoutent : « *Ça y est, ils commencent à s'entredéchirer, ils n'arrivent pas à être corrects entre eux* ». « *La petite guerre des politiciens, ses gens de même partis s'insultent* ».

C'est peu dire que, pour l'instant, ces Français estiment que le débat ne s'adresse pas à eux, n'aborde pas les questions qu'ils se posent, ne leur apprend rien, en un mot : ne leur est pas utile. « *Les batailles d'écoliers. On ne traite pas les sujets sur le fond* ». « *La politique n'est pas belle. Il y a trop de mic-mac, les politiciens ne sont jamais d'accord, ce qu'il se passe ne m'intéresse pas* »...

Ce n'est pas la conception qu'ils se font de prétendants à la fonction présidentielle ; qui devraient s'adresser à eux, pour leur parler de l'avenir du pays, et non se positionner dans un espace politico-médiatique par rapport à leurs concurrents. Pour le coup, ils ne s'y retrouvent plus : « *C'est la pagaille infernale* ». Certains s'en inquiètent : « *s'ils voulaient faire passer le Front National ils ne s'y prendraient pas autrement* ».

Les échos de la campagne américaine, assez souvent citée, entrent en résonance avec ces perceptions, comme pour montrer que le phénomène est généralisé : « *Les débats aux USA entre Trump et Madame Clinton, j'ai trouvé que c'était lamentable. Mais ça définit bien la politique actuelle, aux USA ou en Europe. Les candidats sont prêts à tout et n'importe quoi pour arriver à leurs fins. Rien est crédible* ». « *On est sur un niveau politique qui n'est pas élevé... c'est plutôt des campagnes diffamatoires les uns sur les autres. Pour un pays aussi puissant c'est grave* ».

2. Les jugements sur les uns ou les autres découlent de cet état d'esprit :

- N. Sarkozy est toujours confronté au problème principal de trouver à justifier sa candidature. Il n'a pas changé : « *il revient comme on l'a connu, malgré ses promesses de se modérer et d'être plus aimable* ». Son retour ne porte pas de sens pour les gens : « *Pour moi on ne parle que de lui alors qu'il n'a pas grand-chose à dire de nouveau* ». Pourquoi donc voter pour lui à nouveau ? « *Je trouve qu'il n'a plus rien à faire en tant que Président* ».

- Le Président est présent dans les paroles des Français, mais très peu pour son action ou sa voix propre. Il est la plupart du temps associé aux autres, mis au même niveau sans singularité. « *Que soit Hollande ou Sarko ils sont toujours en bagarre ils promettent tous mais y'a rien de concret* ». L'association à N. Sarkozy est la plus nocive, créant une similitude avec le rejet de l'ancien Président : « *On a voté Sarkozy ça n'a pas marché. Là c'est Hollande* ».

- Plus largement, les gens refusent la « *continuité* » : « *On est toujours dans la même continuité c'est toujours les mêmes personnalités qui se présentent. Juppé, Sarkozy, Hollande etc. elles sont là depuis 40 ans* ». Ils cherchent de la nouveauté non pas pour soi mais comme moyen d'arracher le pays à ce qui leur paraît l'avoir mis en danger. Suivre la même pente, avec les mêmes personnes qui ne paraissent pas avoir tiré le bilan de leur expérience, ne leur semble pas pouvoir apporter de solutions : « *Ils sont tous en train de se représenter, les anciens veulent faire la primaire, on prend les mêmes et on recommence* ».

- C'est la force principale de Macron, largement cité : paraître ouvrir une voie nouvelle, et réconcilier ainsi le souhaitable et le possible (« *Macron, il présente des choses nouvelles, les autres politiciens parlent tous les jours à la télé sans rien faire* »). Mais le concernant, les faux-pas accumulés commencent à troubler cette image, et il est de plus en plus traité comme un politicien « comme les autres », s'intéressant finalement moins aux Français et au pays qu'à lui et à sa place par rapport à ses concurrents : « *Emmanuel Macron, il a encore tiré sur Hollande et sur Sarkozy. Verbalement je veux dire* ». « *Les divers candidats de gauche et de droite. Sarkozy et ses procès en cours, Macron et sa candidature qui n'en est pas une* ».

- Il n'y a encore, à ce stade, qu'A. Juppé à tirer son épingle du jeu. Il ne fait toujours pas franchement envie, reste d'une certaine façon un choix par défaut, mais un choix qui paraît sûr – à une réserve près, son âge : « *je ne sais pas si c'est une bonne idée d'avoir un Président vieux* ». Son attrait ne se réduit cependant pas à de l'anti-sarkozysme. Il tient à son positionnement qui rassure (« *Il a un discours modéré qui ressemble plus à un discours* », « *il a de l'expérience et il est posé* ») et à l'idée de la fonction qu'il renvoie, correspondant le plus à ce que l'on cherche d'un Président (« *J'ai entendu Alain Juppé. Apparemment son discours est valable. Pour le chômage. Pour s'occuper des jeunes. Pour l'école où ressortir avec des brevets ça sera obligatoire* »), y compris dans le fait de fixer son cap sans se soucier des autres (« *Je l'ai trouvé pas démagogue. Il a ses idées, il les défend, peu importe si ça plait ou pas* ». « *J'ai trouvé qu'il expliquait ses idées sans vouloir plaire à tout le monde* »).

3. Pourtant, si les débats tels qu'ils sont emmanchés ne leurs plaisent pas, les gens *cherchent* quelque chose. Il y a de la lassitude, de la déception : « *La préparation des élections, tout ce remue-ménage qui se met en place. A chaque nouvelles élections c'est la même chose, des débats, des engueulades, rien de concret, rien n'avance, que ce soit la gauche la droite ou le FN je suis déçue de tout cela* ». Elles reposent sur deux choses :

- La sentiment d'un débat irréel, hors des sujets importants, sans « hauteur de vue » : « *Ils n'ont aucune idée. Ils sont complètement incompetents. Ils n'apportent pas de réponse à une société en crise. Ils sont électoralistes. Il n'y a aucun débat, aucune hauteur de vue. Pas de réponses par rapport à la situation économique, par rapport aux réfugiés* ».

On cite des points de focalisation décalés : « *La dispute de Najat Vallaud-Belkacem avec le pape : en dehors de l'histoire de genre, il est quand même beaucoup plus grave qu'il sorte depuis pas mal de temps du système scolaire français des jeunes sans formation et quasi-illettrés* ».

Des méthodes ineffectives : « *Ils ne cherchent pas à régler nos problèmes. J'emploie une métaphore un peu bête, ils jouent à une course de haie plutôt que de chercher le plus sereinement possible un consensus* ».

Quand les débats ne paraissent pas détériorer les sujets et rendre plus difficile encore leur nécessaire traitement : « *Dans un pays laïque, les politiques mettent de l'huile sur le feu quand il y a des dissensions religieuses. Le grabuge autour de l'islam* ».

- Ou bien, revers de la même médaille, le sentiment que ces débats décalés les ignore, les délaisse ; qu'ils sont pour les politiques un non-sujet – au mieux un prétexte – alors qu'ils devraient être au centre, que les réflexions devraient porter sur eux et s'adresser à eux. « *Ils ne font rien pour nous* ». « *Ils ne s'intéressent pas assez, ils n'essayent pas de comprendre. J'aurais aimé qu'ils sachent un peu plus de quoi ils parlent, qu'ils se mélangent un peu plus à la foule pour mieux comprendre les gens, qu'ils ne restent pas dans leurs cocons de richesse. Je trouve qu'ils ont un peu trop des idées arrêtées* ». « *Les politiciens s'occupent plus de ce que raconte le pape que de nous* ».

Mais ils ne sont pas prêts à renoncer. Les enjeux sont trop importants et ils savent que, de toute façon, ce sont eux qui ont les clés, que le Président *in fine* procèdera d'eux, et d'eux seuls. Ils ne se laisseront donc pas faire et chercheront à provoquer un réalignement pour faire émerger celui ou celle qui apportera la hauteur qu'ils souhaitent, la vision pour le pays, la projection dans l'avenir. « *Chaque année c'est le même système, des hommes qui se jugent capable de gouverner la France mais qui se chamaillent entre eux comme des enfants... ça ne peut pas se passer comme ça* ».

En attendant ils cherchent des inspirations partout, y compris à l'étranger... « *J'ai vu un documentaire sur Obama. Nous manquons malheureusement en France de ces hommes qui peuvent surmonter la vie quotidienne et prendre le problème au niveau. Qui auraient une vue au-delà des frontières, presque une vue de prévoir l'avenir et de voir loin dans le temps* ». Et restent prêts à se raccrocher à celui qui paraîtra incarner, ou au moins saisir le mieux, ce rôle présidentiel : « *J'ai entendu Mélenchon qui monte, après je sais plus trop ce qu'il disait je n'ai pas porté attention, mais il disait que les candidats à la présidence n'étaient pas bons, et il a raison* ». « *Juppé, on voit que c'est quelqu'un qui sait où il va* ».

4. Au passage, cette crise de sens explique la désaffection des émissions politiques, très visibles dans ces verbatims (pris quelques jours après L'Emission Politique avec A. Juppé). La cause n'est pas du tout un format qui serait daté, ou un canal inapproprié, mais le fond : les débats tels qu'ils sont conduits par les journalistes traitent les sujets sous un angle qui n'intéresse pas les gens. « *L'intervention d'Alain Juppé sur France 2, l'émission était pathétique à cause des journalistes. J'ai trouvé les questions agressives et abrutissantes* ». « *Les journalistes ne sont pas corrects. La façon qu'ils avaient de reprendre la réponse, ils transformaient, et du coup j'ai changé de chaîne et je suis passée à autre chose...* ». Les téléspectateurs fuient : ce n'est pas ce qu'ils attendent.

Lorsque les politiques rentrent dans ce jeu, ils paraissent se dégrader eux-mêmes : « *C'est le matraquage à la télé, tous ces futurs présidents qui nous en mettent plein la tête mais ne convainquent personne. Ce sont soit les journalistes qui en font trop, soit que l'on aime les écouter. Je ne sais pas trop* ». A l'inverse ils paraissent se grandir lorsqu'ils y résistent – ils font ce que les gens attendent d'eux, et peuvent alors devenir leurs « représentants »... : « *Il y a huit jours c'était avec Sarkozy et hier soir ils ont voulu faire la même chose avec Juppé, mais là il leur a fait comprendre qu'il n'allait pas entrer dans leur jeu* ».

Les aléas d'audience s'expliquent de façon finalement plus simple que par un manque de « modernité » ou un trop-plein d'émission... mais cela ne remet pas en cause l'intérêt politique qui est toujours là, et le potentiel certain lorsque le débat apparaît comme sérieux : « *Juppé, il est passé à la télé, j'ai trouvé intéressant ce qu'il avait dit sur son programme* ». « *L'apparition de Juppé l'autre soir c'était assez intéressant. Malgré Pujadas et la dame qui était avec lui, qui essaient toujours de les mettre dans des situations embarrassantes* ». « *Le passage de Juppé sur France 2, c'est le seul événement politique qui ressort. Je l'ai trouvé intéressant* ». A noter enfin la centralité persistante de la télévision : il n'y a que de grandes émissions télévisées qui provoquent des traces dans les verbatims, aucun autre canal – ni presse écrite, ni encore moins internet – ne provoque ce type de réactions.../.

Ils nous soulent déjà avec leur campagne politique. Tout ça pour avoir les mêmes personnes. Il y a trop de candidats.

Tout passe à ce filtre :

L'histoire Alstom. Parce que c'est un bidouillage pré-électoral. Les balivernes sur l'éducation nationale. C'est pareil c'est du pipeau parce qu'en mai prochain il y a les présidentielles. On a raconté plein de truc au sujet des prisons. On en revient toujours à mon histoire de présidentielle...

Réfugiés. « Incohérences ». Vraiment l'angle de la diversion de l'attention que l'on doit d'abord aux nôtres. Sur tous les sujets – même la semaine bleue.

il y a toujours ce problème des réfugiés. Je trouve que on laisse trop facilement passer des réfugiés et5 on leur donne trop de subventions sans rien faire. Ça me marque parce que moi je vois les jeunes qui sortent des études on leur donne rien alors que les réfugiés on leur un toit de l'argent et de la nourriture et les jeunes qui sortent des études je les vois certains ont besoin de faire de la manodœuvre. Je suis pas raciste mais il y a des incohérences.

Les migrants. Ça me fait mal au cœur pour eux car il y a des abrutis qui font la guerre pourquoi c'est nous qui devons régler ces problèmes.

Tout ces réfugiés. Je trouve ça tellement désolant. Les politiciens pourraient faire quelque chose en faisant des lois qui obligent à accepter les réfugiés.

La semaine dernière c'était la semaine bleue soi disant il y a trop de gens en France qui sont tous seuls alors qu'on s'occupe des étrangers il y'a des personnes seules en France et on ne s'en occupe qu'une fois par an.

Les politiques en général parlent beaucoup de l'immigration. Ils disent qu'il faut accepter les migrants mais je me demande comment on va faire car on a pas d'argent.

Ça me perturbe car je vois ces pauvres gens qui arrivent et on a du mal à les accueillir.

Je suis frappé par la crise des migrants et les associations qui les sauvent. Je suis marqué ce soit des associations qui fassent ce boulot.

→ Ne veulent pas les refuser, cherchent une solution mais ne la trouvent pas.

le problème des migrants c'est insoluble. Parce que soit vous fermez les frontières et personne ne rentre mais vous les ouvrez mais rien n'est prévu pour eux ni logement ni emploi le mieux c'est de prévoir des solutions dans leur pays même l'Allemagne fait marche arrière.

C'est aussi ce que NS n'a pas saisi : Ça me perturbe car je vois ces pauvres gens qui arrivent et on a du mal à les accueillir. Nicolas Sarkozy. Ce qui me marque c'est les propos qu'il tient. Par rapport à son et ce qu'il promet au Français. Par rapport à l'immigration vu que c'est un sujet important à l'heure actuelle.